

DOI: 10.31178/RCSDLLF.12.13

**Compte rendu : Mokhtar Amoudi, *Les Conditions idéales*,  
Paris, Gallimard, 2023**

**ADNANA GIROUD<sup>1</sup>**

Quelle échappatoire proposer à un enfant élevé dans un monde aux codes brouillés par l'absence du socle familial ? Et comment éviter que sa destinée, tracée d'avance par son enfermement dans un milieu délétère où l'abjection côtoie le vice, ne s'accomplisse ? Ce premier roman de Mokhtar Amoudi est un véritable *Bildungsroman* au soubassement autobiographique confirmé, dont la dimension picaresque et l'humour tendre séduisent le lecteur dès les premières pages, malgré l'impression d'une narration prévisible en raison du sujet traité, tant débattu : les affres du déterminisme social. Fils d'une mère dysfonctionnelle, incapable de l'élever et placée elle-même sous curatelle, Skander multiplie les familles d'accueil et grandit ainsi dans un environnement affectif défaillant, où l'affection intermittente et, plus tard, le goût de l'argent facile suppléent à la candeur et la tendresse maternelles. Le protagoniste des *Conditions idéales* compose entre deux mondes : celui qu'on lui attribue par ses origines et son histoire, et celui qu'il souhaite investir. Désireux d'apprendre et d'évoluer, passionné par la lecture et les études, cet enfant laissé en proie aux tentations insidieuses de la banlieue parisienne s'égaré très facilement, puisque les écueils parsemés sur le chemin de la réussite et de la moralité sont sournoisement dissimulés par ceux qui l'incitent à prendre la voie de l'opprobre. Ainsi, perverti par le discours torve des caïds de la banlieue, Skander est incapable d'obvier au vice et évalue son intégration sociale à l'aune de son immoralité. Il devient ainsi le réceptacle des turpitudes du monde extérieur, participe aux bagarres et encourage la délinquance dans son lycée en y faisant circuler lui-même du cannabis. Skander se perd, en effet, dans les engrenages de l'ignominie et de la violence, qui broient temporairement sa conscience morale et le condamnent aux yeux du monde entier. Avec le sentiment d'être damné et abandonné par tous, il abandonne à son tour ses idéaux et s'enlise progressivement dans la délinquance : « En guise de famille sanguine, j'étais donc cerné par des repris de justice, des abrutis, ou des inconnus, éparpillés entre la

---

<sup>1</sup> Professeure de français dans l'Académie de Lyon et doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

France et l'Algérie. Sans compter les fausses familles issues de l'assistance, celles qu'on subit ou qui abandonnent. Tout ça pour moi. J'aurais donné beaucoup pour naître ailleurs. » (p. 147). Mais peut-on réellement condamner un enfant qui tombe dans le piège de la cupidité dans un monde mercantile où l'argent a le pouvoir de donner, même temporairement, le sentiment illusoire de la réussite, un enfant dont la lésinerie croissante détruit la candeur originelle ?

Tout comme son châtement, le salut de Skander vient de l'extérieur. Malgré une certaine cruauté inhérente à leur statut, dépeinte au début du roman, les représentants de l'Aide Sociale à l'Enfance veillent continuellement sur Skander et essayent de limiter son égarement, en écourtant sans arrêt le fil qui l'éloigne de la réussite. Lorsque celui-ci prend enfin conscience de sa cécité morale, il rompt progressivement avec le monde obscur dans lequel il avait plongé et n'atermoie plus son émancipation. Aidé par le professeur Perrinet, qui guide son ascension intellectuelle, par Madame Devert dont l'abnégation et la confiance sont inébranlables et par le juge Berlot, qui salue son ambition, Skander se voit offrir une deuxième chance et fait enfin le deuil de soi-même, de l'enfant qu'il avait été et qu'à son tour il abandonne. L'appel de la délinquance, la voix de l'impureté s'estompent ainsi avec la révélation de cet élan civilisateur qu'on lui insuffle. Skander vit une renaissance, bien différente d'ailleurs de celle que lui avaient prédite ses enseignants au collège :

En quelques trimestres j'avais tourné casaque. Les Français m'évitaient, avertis par leurs parents des risques de mauvaise influence qu'ils couraient à me fréquenter. Pire, mes bulletins scolaires, ombre bien obscure, me qualifiaient de décadent et d'insolent. Devenu inapte à représenter ma classe, je laissai les professeurs m'achever lors du dernier conseil de l'année. L'un m'avait même prédit Clemenceau, tandis qu'une autre comparait mon apogée scolaire à la Renaissance ; un bon souvenir qui ne reviendrait jamais. (p. 72)

Outre la dimension picaresque de ce destin presque tragique que Mokhtar Amoudi peint sans jugement ni misérabilisme, ce qui séduit dans *Les Conditions idéales* est sans doute la lucidité du personnage-narrateur, qui côtoie avec mélancolie la fraîcheur candide et spontanée de son regard d'enfant. Le discours du personnage évolue en même temps que ce dernier, s'émancipe et s'enrichit d'une réflexion de plus en plus mature et avisée, qui renonce à chercher dans son monde d'origine l'espoir qu'on ne lui avait pas donné et les rêves que la promiscuité des quartiers marginaux avait brisés. Mais cette démarche pseudo- ou faussement autobiographique, qui marie naïveté discursive et humour tendre ou ironie subtile, n'est bien évidemment pas nouvelle dans la littérature, et il nous

semble que le texte de Mokhtar Amoudi présente des similitudes indéniables avec le roman de Didier van Cauwelaert, *Un aller simple*<sup>2</sup>, prix Goncourt 1994. Le protagoniste de ce roman, Aziz Kemal, est lui aussi (con)damné dès sa naissance à une existence précaire, marquée d'indigence et d'opprobre, puisque ses parents sont morts dans un accident de voiture et qu'il a été accueilli par des Tsiganes dans les quartiers nord de Marseille, où la criminalité est à son comble et l'immoralité un véritable *modus vivendi*<sup>3</sup>. Le texte de Didier van Cauwelaert propose lui aussi, dans un style frais qui allie humour et ironie, la découverte d'un parcours de vie tragique, mais sans pour autant se résumer à faire circuler une somme de clichés et de stéréotypes sur les banlieues françaises ou l'immigration. La narration est alerte et le message final se veut optimiste, puisque le protagoniste, s'il ne renoue pas avec ses origines, s'affranchit des codes défailants de la société qui l'avait élevé et se reconstruit, se redécouvre par le contact avec une altérité généreuse et altruiste.

En dépit d'un emprunt stylistique et thématique peut-être involontaire, le texte du primo-romancier Mokhtar Amoudi reste une expérience agréable en raison de son écriture fraîche, à vertus presque thérapeutiques, qui donne vie à un personnage attachant et évolue avec lui, sans jamais le délaisser. Car en effet, si la tendresse maternelle lui manque, ce qui ne quitte jamais Skander, c'est sa passion pour l'apprentissage, pour la lecture et les lettres, une passion qui lui permet de s'extirper des tentations qui l'avaient happé et auxquelles il renonce avec une résilience et une abnégation qui forcent le respect : « Il faut s'y faire. » (p. 183).

---

<sup>2</sup> Didier van Cauwelaert, *Un aller simple*, Paris, Albin Michel, 1994.

<sup>3</sup> Quand la justice française le met face à ses dérivés, Aziz, enfant sans papiers et sans destin, devient le cobaye d'une mission de réinsertion culturelle initiée par l'Office des migrations internationales, étant reconduit dans son pays d'origine (imaginaire), le Maroc, par un attaché humanitaire hypersensible et trop naïf, Jean-Pierre Schneider, chargé de l'aider à « renouer avec ses racines ». Tout comme Skander, Aziz cède à la tentation de la délinquance et de l'argent facile, s'égaré dans le labyrinthe du vice et, abandonné par ses semblables, cherche à survivre dans un monde où le mal est à l'affût. Le voyage au Maroc, que les deux protagonistes réalisent, prépare leur émancipation et leur fait découvrir le monde auquel ils sont associés en raison de leurs origines, mais qu'ils ont déserté ou qu'ils n'ont même jamais connu. À nouveau, l'animosité entre les Français et les enfants marginaux d'origine arabe est exhibée et réduit les derniers au statut d'étrangers, alimentant ainsi leur différence : « Tout venait des cheveux, ça nous séparait des Français, rarement coiffés comme nous. On ne voyait jamais leur crâne tandis que la tondeuse rongeaient le nôtre. » (M. Amoudi, *Les Conditions....*, *op. cit.*, p. 152).